

# Le Café philosophique du Village

## Session Automne 2018 – 3<sup>e</sup> rencontre

<b>Rencontres du</b>	13 et 15 novembre 2018
<b>Thème</b>	<b>La mort donne-t-elle un sens à la vie ?</b>
<b>Textes en appui</b>	<i>La mort (extraits)</i> par ANDRÉ COMTE-SPONVILLE (2000) : <i>Présentations de la philosophie</i> , Albin Michel, p. 59-68 <i>La vie au cœur de la mort</i> par JEAN-PAUL RAVET : <u>Cinq méditations sur la mort - François Cheng, Relations no 772, mai-juin 2014</u>

### Synthèse de la discussion

En quoi la mort ajoute-t-elle de la valeur à la vie ? Notre vie est précieuse, justement parce qu'elle peut s'achever n'importe quand. La fragilité du vivant, c'est ce qui en fait sa beauté, comme la fleur, la vraie, est tellement plus émouvante que la fleur en plastique si durable. Le vivant se développe et dépérit ; vivre deux cents ans en dépérissant toujours davantage n'est pas intéressant pour plusieurs. La vie est un cadeau unique. La mort nous le fait réaliser. Et la façon d'en profiter pleinement, c'est d'apprendre, se développer et donner. C'est aussi profiter du moment présent, être partie prenante de ce grand mouvement qu'est la vie, en se reliant aux autres et à l'ensemble du vivant.

Quant à l'immortalité, deux positions se dégagent de nos échanges. Elle est impossible et non souhaitable pour plusieurs. Aucun exemple d'immortalité n'existe dans l'univers. Elle engendrerait surpopulation, ralentissement de l'évolution et stagnation. Seuls nous les humains, avec notre conscience d'exister, avons la capacité de penser l'*immortalité*. Quel cerveau nous avons ! Pour d'autres, que la vie s'arrête avec la mort n'a pas de sens. Pour eux, la mort est un passage de l'âme vers une autre forme de vie. C'est pourquoi il est souhaitable d'avoir une vie bonne pour favoriser la ou les vies suivantes. Il importe pourtant aussi aux premiers que leur vie ne soit pas vaine, mais réalisée pleinement, bien qu'ils aient la conviction qu'avec la mort, la vie s'achève. Mais comme le gland se détache de l'arbre et nourrit la terre, notre immortalité ne se trouve-t-elle pas dans les traces que nous laissons ?

Si on ne peut pas expérimenter directement la mort et en tirer des enseignements sur le bien mourir, alors à quoi sert-il d'y penser ? Bien sûr, on peut se raconter des histoires et faire comme si la mort n'existait pas. Certains en sont plus conscients que d'autres, y pensent davantage et ça ne les empêche pas de goûter à la vie. Au contraire, ils s'investissent dans ce qui est vraiment signifiant pour eux comme s'il n'y avait plus de temps à perdre avec des choses insignifiantes. Penser à la mort devient inévitable en vieillissant : nous expérimentons de « petites morts » à travers de nombreuses pertes. Aujourd'hui je ne marche plus, mais je vois, j'entends et je pense : quelque chose d'autre demande à grandir en moi et donne un nouveau sens à ma vie. Par contre, ce qui fait peur en pensant à la mort, c'est la souffrance qui sans doute l'accompagne. Cette souffrance-là peut-être terrifiante. Pourtant, avec l'avancement de la pharmacologie, la douleur peut être grandement atténuée, la douleur physique en tous cas. L'autre, la souffrance psychologique et morale, est plus difficile, elle réclame un travail sur soi qui ne doit pas être entrepris trop tard.

Selon notre culture, on se conditionne à mourir en vivant plein d'expériences ou au contraire en s'en détachant et c'est possiblement là, pour nous Occidentaux qui avons accès aux autres cultures, que réside notre liberté. On peut ne pas être amateur du vide et vouloir profiter pleinement de la vie, ce cadeau inestimable. Mais il semble que, pour en profiter, il faille s'offrir régulièrement des périodes de recul et d'intériorisation. Et puis dans le vide, n'y a-t-il pas ma relation avec moi-même, qui me permet de mieux me relier ensuite aux autres ? Ce mouvement de va et vient, entre le plein et le vide, fait partie de la vie et peut aussi correspondre à des phases de l'existence.

Avec l'âge, il peut être nécessaire de se détacher de l'avoir et du paraître. Les jeunes n'en sont pas là, même si certains sont poussés à défier la mort dans des sports extrêmes, comme s'ils avaient besoin de mettre leur vie en péril, pour se sentir véritablement vivants. On peut comprendre leur révolte s'ils se retrouvent confrontés à la réalité de leur propre mort. Même les aînés peuvent s'en vouloir d'exister quand des plus jeunes qu'eux décèdent.

Faut-il se préparer au grand départ ? On peut croire que l'on meurt comme on a vécu. Pourtant, nos discussions nous permettent de dégager deux types de préparation face à notre mort : celle tournée vers les autres et celle allant vers soi. **Face aux autres** : les relations qu'on a pris la peine d'ouvrir et d'entretenir, il importe de bien les fermer. Par exemple, mon testament est fait; j'ai des responsabilités envers les enfants, des choses à régler pour que ça se passe bien pour eux ensuite. Au-delà des avoirs, il y a aussi une question de transmission des valeurs et des traces que l'on souhaite laisser; il peut y avoir aussi des adieux à faire. **Face à soi-même**, divers moyens sont proposés pour apprivoiser la mort : méditer; lire sur le sujet et en discuter; entamer un travail sur soi à partir d'un bilan de vie; accepter les pertes et nous en détacher; accompagner des mourants, le faire pour eux bien sûr, mais aussi pour apprendre et comprendre. Cela ne veut pas dire de ne plus nous battre, mais sur d'autres fronts. Ainsi, plusieurs attitudes sont source d'apaisement face à la mort et même y donnent du sens : me fixer comme objectif d'aimer la vie sous toutes ses formes, jour après jour, réaliser que j'appartiens au grand UN de l'existence.

Les vivants ont-ils un devoir face à leurs proches mourants? On l'a vu, partir peut-être difficile. Il faut aider nos mourants à partir, certains le disent pour l'avoir vécu. Mon père m'a attendu trois semaines, ensuite il a pu lâcher prise et nous quitter. Mon mari lui, n'en pouvant plus de douleurs, a désiré mourir; c'est par amour que j'ai respecté son choix. Il y a aussi une responsabilité collective. C'est dans cet esprit que les hôpitaux du Québec offrent de l'accompagnement de fin de vie et des soins spirituels aux mourants, si ces derniers sont réclamés. Comme la mort n'est plus automatiquement prise en charge par la religion, les vivants ont-ils un devoir face à la mort de leurs proches? On s'entend sur l'importance de rituels pour la personne qui part, comme pour ceux qui restent. N'y a-t-il pas un devoir de mémoire ? Faire mémoire à nos morts est plus qu'un devoir mais un besoin généralisé et ce, depuis que l'humanité existe : on retrouve le culte des morts dans toutes les civilisations, comme une façon de les garder près de nous et de les honorer. Aujourd'hui nous avons la liberté de faire de cette cérémonie quelque chose qui nous convient et soit à la ressemblance de la personne défunte. Par contre, cela peut aussi entraîner de nouvelles obligations : certaines personnes peuvent pousser leur besoin de contrôle jusque dans leur mort et les cérémonies qui l'entourent. Dans certaines familles, il arrive que des membres se sentent obligés de faire l'éloge du défunt quand ils ont du mal à trouver des raisons de le faire. Outre ces cas, c'est beaucoup pour ceux qui restent que ces rituels sont importants, afin de se rassembler et de se soutenir dans l'épreuve.